



# DIPLOÔME INTER-UNIVERSITAIRE SANTÉ SOCIÉTÉ MIGRATION

## Entre mèr(es) : le vécu de la maternité en situation d'exil

**Mémoire du Diplôme Inter-Universitaire « Santé, société et migration »**

Rédigé sous la direction de la Professeure Serena Tallarico

Kuljancic, Melina  
Année 2024 – 2025

**LE VINATIER**  
PSYCHIATRIE UNIVERSITAIRE  
LYON MÉTROPOLE

**ORSPERES SAMDARRA**  
Gouvernance Santé mentale, Universités et sociétés

**UJM** UNIVERSITÉ  
JEAN MONNET  
SAINT-ÉTIENNE

Université Claude Bernard Lyon 1



## Table des matières

<i>Table des matières .....</i>	<b>2</b>
<i>Introduction .....</i>	<b>3</b>
<i>Revue de littérature .....</i>	<b>6</b>
<i>Problématique et hypothèses .....</i>	<b>11</b>
<i>Méthodologie .....</i>	<b>13</b>
<i>Résultats .....</i>	<b>15</b>
<i>Discussion .....</i>	<b>22</b>
<i>Conclusion .....</i>	<b>26</b>
<i>Bibliographie.....</i>	<b>27</b>
<i>Annexes .....</i>	<b>30</b>

## Introduction

« *Comme je l'ai dit, le paradis, tu le trouves dessous de pied de ta mère.* », telle est la pensée de Ma., une mère isolée comorienne vivant dans une maison d'accueil, qui lors de notre entretien, me partage l'idée concernant l'importance d'une mère dans la famille. Dans le cadre de notre recherche, nous avons rencontrés trois mères isolées, Ma., F., et Mb., avec lesquelles nous nous sommes entretenus pour apprendre de leur subjectivité mais aussi échanger, au sujet de l'expérience de la maternité, née et nourrie dans la famille, mais transformée par le processus migratoire. Tout ce contexte vient déposer une empreinte dans la relation entre la mère et le bébé.

Nous allons présenter initialement le terrain pour pouvoir par la suite étayer la présentation de notre échantillon. La maison d'accueil dans laquelle se sont tenus les trois entretiens, est un centre d'hébergement d'urgence ouvert depuis juin 2024, site auquel est rattaché le Pôle Hébergement de l'association Habitat et Humanisme Rhône. Cette maison d'accueil implantée sur le site d'une ancienne usine pour une occupation temporaire sur quatre années, se porte sur un projet appelé « Étape 22D » permettant de donner une nouvelle vie à des sites industriels en transition. L'utilisation de ces espaces s'inscrit donc dans un cadre d'occupation transitoire en attendant la réalisation du projet global de transformation urbaine. Depuis 2020, la Métropole de Lyon a mis en place des mesures pour répondre aux besoins croissants en matière d'hébergement d'urgence. L'utilisation des bâtiments vacants vise à proposer une solution temporaire, mais davantage pérenne et moins coûteuse que la prise en charge des mères isolées avec enfants dans les dispositifs hôteliers.

Le financement d'un tel projet est permis par la Métropole de Lyon avec le soutien de la ville où est installée la maison d'accueil mais également l'Entreprise des Possibles. Les montants investis couvrent l'entretien, l'accompagnement et la gestion du site, incluant également une aide alimentaire.

L'implantation géographique du site bénéficie d'un accès immédiat aux transports en communs mais également un pôle de commerce et de loisirs, des espaces d'activités tertiaires, des logements et des équipements publics (écoles, crèches, maisons de quartier). La localisation de la maison d'accueil permet ainsi aux familles de bénéficier des services de proximité et facilite les déplacements. Nous pouvons penser que ce lieu permet surtout à plus d'autonomie, qui est une caractéristique principale lorsqu'un sujet se trouve dans ce contexte et cette configuration de logement.

Le logement, comprenant trois étages, se compose d'un rez-de-chaussée où se trouve l'espace salarié, puis de deux étages, avec quatorze chambres réparties sur les étages, avec deux grandes cuisines, mais également un extérieur où un aménagement a été mis en place. Un constat a été fait dans l'utilisation des espaces : en l'absence de lieu de jeu et de création, les enfants vont chercher à jouer dans les couloirs des étages, ou encore dans le hall d'entrée. Un lieu d'accueil pour organiser des temps collectifs avec les résidentes manque également : en réponse à ce manque, l'équipe a mené un travail de réflexion avec une Doctorante en architecture afin de penser l'insonorisation d'un lieu inexploité, pour assurer plus de confort aux résidentes ainsi qu'à leurs enfants, courant 2025. De par notre expérience, en tant qu'intervenante FLE, ou encore bénévole pour des « temps café », nous avions remarqué que les espaces de rencontre, d'accompagnement, ne pouvaient être pas investis, ce qui aurait des limites dans la tenue et le déroulé des entretiens pour notre recherche. En effet, les temps de bénévolat que nous pouvions imaginer, ont eu lieu au sein des cuisines, ce qui incluait des passages d'autres résidentes et/ou des enfants durant ces moments, demandant concentration et confidentialité. Ces paramètres ne pouvaient être réunis pour les entretiens : nous avions alors demandé à la responsable de site de nous emprunter un des bureaux utilisables les matinées durant la semaine.

Cette maison d'accueil s'organise d'un accompagnement absolu à plusieurs niveaux, de manière transdisciplinaire : se trouve une cheffe de service hébergement, un responsable de site accompagnée d'un chargé de gestion locative adaptée, mais également d'une chargée d'accueil et d'animation, d'une chargée de mission sociale, et des bénévoles (ateliers FLE, ateliers jeux parentalité, ateliers lecture avec les enfants de moins de trois ans, ateliers soutien scolaire, lien social). Tout ce travail collaboratif adhère à différents objectifs : individualisation de la prise en charge ; développement des compétences et de l'estime de soi ; recentrer la personne sur son projet de vie ; développement de l'autonomie. Nous avons pu questionner par ailleurs, ces principes d'un point de vue clinique, dans le prisme de leur identité : l'être mère, le développer, le transformer dans ce lieu, en intégrant de manière individuelle la culture de chacune.

Les mères qui ont été le cœur de notre échantillon, font parties d'un public comorien (Ma., âgée d'une trentaine d'années), algérien (F., âgée également d'une trentaine d'années), et guinéen (Mb., âgée d'une vingtaine d'années). Elles sont mères respectivement, de deux, quatre à huit enfants, nés au pays ou bien en France. Toutes ont vécues un parcours migratoire pénible, allant jusqu'au traumatisme : devant traverser la mer, ou bien obligée de faire supporter ce chemin à leurs enfants, dès très jeune. D'une manière plus intime, elles sont toutes croyantes et pratiquantes, de l'Islam, qui les rejoignent sur la manière dont la mère dans une famille est

portée, respectée. Au-delà de la sphère religieuse, elles m'ont toutes déposées leur histoire familiale, empreinte qu'elles portent chacune, touchant leur quotidien de mère : comment ont-elles apprises les techniques et outils, le savoir-faire et être d'une mère, en incluant leur particularité contextuelle, qu'est partir de son pays, de son groupe famille, foyer culturel et identitaire ? comment vont-elles garder ces acquis transmis, et sous quelles formes vont-ils se déposer sur leur relation entre elles et leurs enfants

## Revue de littérature

Notre revue de la littérature scientifique portera comme épistémologie la psychologie clinique, ainsi que des références du courant psychanalytique pour étayer les interprétations ressortant des entretiens.

« Ce que tu as hérité de tes pères (« pairs »), afin de le posséder, conquiers-le. », pensa Goethe, de la place que le sujet prendra, de façon active, au sein de la famille, appartenant donc à la chaîne des générations et de ses contemporains. La famille selon R. Kaës (2015), est un espace psychique et de transformation de l'expérience, où se transmettent des aspects de la vie psychique, à la fois racontable par transmission intergénérationnelle et l'indicible par transmission transgénérationnelle de traumatismes et d'évènements non élaborés. Ce groupe est pensé comme un système culturel, et non pas uniquement un système relationnel : ce sera S. Freud (1989) qui pensera la famille comme une matrice où se forment des interdits fondamentaux, tel que l'inceste, qui structurent l'individu et par extension, bâtit ce qu'il appelle « la culture ». Culture, ou modèle culturel, qui comprend un ensemble de normes, de valeurs, de croyances, et de pratiques sociales et symboliques (S. Freud, 1989). Ces modèles influencent les rôles, les identités, les modes de communication et les stratégies d'adaptation des membres, entre eux et pour eux, de façon intra et inter subjective (R. Kaës, 2015). Nous pouvons considérer alors que la famille joue un rôle clé dans la transmission des valeurs et des pratiques culturelles entre générations. Lorsqu'une génération adopte de valeurs culturelles différentes, ce processus peut être source de conflits intergénérationnels (P. Drweski, 2019).

Dans ce « nous », se trouvent des individus, qui vont par plusieurs procédés, se différencier de leurs pairs, grâce à eux. R. Kaës (2015), va parler d'identification intersubjective. Dans ce sens, le sujet se constitue dans et par ses liens avec les autres membres de la famille. Cette identification sous-entend trois principaux processus psychiques :

- L'identification projective (W. Bion, 1962) est un mode de communication primitive, insinuant que le sujet expulse, projette, des morceaux psychiques bruts, que nous appelons « éléments bêta » lui appartenant, vers le parent, qui va lui, se voir détoxifier, transformer cette matière indigeste, grâce à sa fonction alpha, en « éléments alpha ». Cette matière va être digérée, liée, transformée par l'objet (le parent) dans son inconscient et va être re- projetée dans l'appareil psychique de l'enfant, où les morceaux sont contenus en une unité. Cette contenance venant de la communication et surtout du non verbal de l'objet primaire, va traduire la matière brute (les objets, fantasmes et sens), qui va être transmise à l'enfant. Dans un contexte

traumatique, le parent ne peut assurer sa fonction contenante, et va projeter pareillement ce qui lui a été envoyé. Plus simplement, le parent ne peut transformer l'expérience brute à l'enfant, et ce dernier se verra porter tout ce qui implique dans une expérience insoutenable (agonies et angoisses primitives, D. Winnicott, 1975).

- L'identification introjective (M. Klein, 1967) consiste à ce que le Moi se constitue en s'appropriant des objets et qualités du monde extérieur, de la réalité externe, qui deviennent des parties de son entité psychique. C'est dans cette dynamique que le sujet hérite de l'inconscient familial, puisque l'inconscient, dans la réalité externe, va s'inscrire sous forme de signes.

- Le contrat narcissique (R. Kaës, 1989), pacte inconscient s'instaurant entre le sujet et sa famille, dans lequel l'individu peut exister et être reconnu à condition de remplir une fonction et de perpétrer la famille et son histoire. Le sujet s'identifie à cette dernière, en échange de sa survie au fil des générations.

Cette survie n'est possible qu'au travers de la transmission transgénérationnelle (S. Tisseron, 2017). Cette dernière est un processus par lequel des contenus psychiques inconscients se transmettent d'une génération à la suivante, sans être symbolisés ou verbalisés. Dans ces contenus non transformés, se trouvent les expériences traumatiques ou « trauma », qui se transmettent de façon brute, puisque rien ne permet de contenir, d'exécuter la fonction alpha (W. Bion, 1962), pour transformer l'expérience insupportable. De cette expérience traumatique, ressortent des éléments bruts tels que les silences, les actes manqués, ou encore des somatisations. Par conséquent, le lien à la génération contemporaine, souvent les enfants porteurs des éléments bruts, est affecté par cette transmission d'un vécu non élaboré.

En somme, ce que nous pouvons retenir c'est que l'identité des membres est souvent construite à l'intersection de leur appartenance familiale et culturelle. Si une remise en question identitaire, tel que l'exil, vient à parvenir aux membres, celle-ci va installer un climat de crise familiale, où les membres vont voir leur rôle et leur fonction bouger (P. Drewski, 2019).

Cet exil va provoquer une rupture du cadre culturel et donc psychique : nous pouvons catégoriser cette rupture comme traumatique (E. Dozio et al., 2020). Franchir les frontières, provoque une atteinte à la filiation symbolique, de l'appartenance sociale et du sens collectif. En d'autres termes, le sujet se retrouve entre deux systèmes culturels, celui d'origine et celui d'accueil, ce qui génère clivages internes et des conflits de loyauté : nous parlons alors de « clivage identitaire et culturel » (V. Fernandez de Soto & A. T. Rizzi, 2022).

Tout ce contexte donne lieu à une désorganisation psychique et identitaire : dans ce cas de rupture brutale, le manquement du cadre culturel provoque une faille narcissique, dans laquelle

s'inscrit une perte des repères et la capacité, à penser l'expérience, pour le sujet (E. Dozio & M. Laroche-Joubert, 2020).

Pour comprendre l'expression « penser l'expérience », le concept de symbolisation (R. Roussillon, 2012) est essentiel à utiliser : symboliser, pour Roussillon, c'est « ré-unir (relier) autrement deux ou plusieurs éléments préalablement séparés ». Il va définir ce processus psychique en trois temps : « séparer, différencier, réunir ». En d'autres termes, le sujet va symboliser, réunir, subjectiver l'expérience qu'il vit, mais plus justement, les traces mnésiques perceptives passant par la barrière qu'est le corps (le « soma »), vont arriver au sein de la première topique du Ça. Ces dernières vont être transformées en représentation de chose dans l'inconscient, ce qui va donner la symbolisation primaire. Or, lorsque dès cette première étape de transformation de l'expérience fait défaut, le sujet délie ses perceptions sensorielles de son psychisme en raison d'une terreur agonistique (R. Roussillon, 2012), qui vient faire traumatisme : c'est ce qu'on appelle un clivage du Moi, voir un clivage au Moi (R. Roussillon, 2014). Dans cette recherche, nous pouvons parler de « clivage, entre ici et ailleurs ».

Le traumatisme, ne permet pas ce processus de symbolisation : l'expérience n'est pas pensée. Nous ne parlons pas de réminiscence mais bien de reviviscence puisque le sujet ne se souvient pas, il n'a pas de représentations, d'images à proprement parler. Tout ce qu'il a acquis et possède depuis, ce sont les traces mnésiques perceptives qui n'ont pas pu être transformées en une représentation de chose, mais qui se sont fixées. Effectivement, ce sentiment d'effroi est tel que le sensoriel investi à ce moment précis, est comme gelé dans l'inconscient du sujet, qui verra ces sens-là revenir à lui, à son corps, à son psychisme après-coup : le passé reviendra en boucle sous formes de sens à son propre corps, à ce temps-là, le présent. Ce qui signifie que le sujet ressentira l'irruption de cet épisode comme dangereuse, le replongeant ici et maintenant, dans ce moment passé. Le sujet se verra alors se développer au sein d'une vie psychique entachée d'une éclaboussure qui vient noyer le sujet dans son évolution, et dans ses futures générations.

Nous insistons alors sur l'état de sidération que la déprise culturelle peut amener au sujet. Puisque le traumatisme provoque un état de figement du sens, le sujet ne parvient plus à inscrire son expérience dans un récit cohérent, encore moins dans les grilles interprétatives de sa culture. Il s'ensuit alors une sidération identitaire, un déracinement symbolique, conduisant à des remaniements identitaires (O. Douville, 2014).

En période périnatale, les défenses psychiques, dont le clivage, ne sont pas investies, révélant des fragments inconscients : viennent les notions de « transparence culturelle » (M. R.

Moro, 1998), et de « transparence psychique » (M. Bydlowski, 1991), qui font émerger des représentations culturelles et fantasmatiques, souvent en lien avec la filiation, la lignée, les ancêtres, ainsi que des éléments de l'histoire infantile, notamment traumatiques, que la mère croyait avoir oubliés. Plus précisément, la transparence culturelle, s'appuyant sur la transparence psychique, remet en mémoire à la future mère des façons de faire et de dire propres à sa culture d'origine, alors qu'elle pensait en être éloignée.

Nous retenons que la migration isole les mères de leur berceau culturel, les privant d'un soutien affectif et communautaire fondamental (M. R. Moro, 1998). Elles en viennent à une discordance sensorielle, dont les symptômes révèlent une difficulté face à cette période de solitude nouvelle et inhabituelle. Face à cette fragilité, à cette vulnérabilité, le besoin de sécurité que le Moi (D. Winnicott, 1975) cherche désespérément à obtenir ne peut être assouvi, au vu des conditions que le Moi doit détenir, en plus de la stabilité que l'environnement doit accomplir pour la symbolisation de l'expérience. Le pays d'accueil de la mère ne fait pas fonction de portage, « holding » (D. Winnicott, 1975), et donc n'est pas considéré comme un « sol stable » (M. R. Moro, 1998).

La culture manquant à la mère, donnera lieu à un désordre émotionnel causant une disharmonie (C. Mestre & E. Gioan, 2019) au sein de la relation entre elle et son enfant : ce dernier est porteur d'un héritage traumatique non symbolisé, au travers d'interactions précoces, le regard que la mère porte sur lui, les soins qu'elle lui accorde, ses absences ou encore certains silences significatifs à des moments précis. Nous appelons cette carence de l'enveloppe culturelle, « fantômes dans la nursery », (C. Mestre & E. Gioan, 2019), qui vont faire porter à la mère tout le transgénérationnel longuement réprimé, comportant donc les éléments bruts renvoyés sans filtre à l'enfant, sans paroles, ni souvenirs refoulés constitués. Cet enfant devient alors dépositaire d'une histoire double, dès lors que l'engendrement symbolique est réalisé : cet engendrement consiste à ce que l'enfant soit affilié à sa lignée ainsi qu'à la société d'accueil (T. Zittoun, 2004). Le corps de l'enfant est alors une scène du théâtre familial : il devient en ce sens le porte-parole corporel des souffrances maternelles non verbalisées, en exprimant l'indicible, faute de représentation psychique chez son objet primaire. Cette assignation entrave le narcissisme primaire, entre autres, le processus d'individuation de l'enfant sauveur-persécuteur (A. Mc Hanon et al., 2020), qui est donc investi de façon ambivalente mais pathologique par la mère.

Cette disharmonie est la conséquence d'un psychisme de l'objet (la mère) luttant contre l'effet de tous les traumatismes cumulés, annulant la préoccupation maternelle (D. Winnicott,

1975). Nous pouvons évoquer l'absence de disponibilité psychique, conduisant à un portage défaillant. Lorsque nous évoquions le manque de transformation de l'expérience brute, nous pensons à la fonction de « pare-excitation » devenue fragilisée.

## Problématique et hypothèses

Notre problématique se construit sur plusieurs questionnements qui se suivent afin de conduire notre pensée autour de cette problématique et de répondre aux hypothèses citées par la suite.

Nous pouvons premièrement, nous demander, si et dans quelle mesure l'histoire familiale a-t-elle un impact sur l'actuel vécu migratoire ? S'il existe un impact, lequel est-il ?

Puis, comment se construit-on en tant que mère en situation d'exil ? Quels sont les facteurs ressources et obstacles, au pays et ici, dans la construction identitaire d'être mère, dans la construction de la maternité ? Qu'est ce qui soutient et pose obstacle à la maternité en situation d'exil ?

Enfin, dans ce contexte tiraillé entre l'histoire subjective de la mère et la situation de migration, comment se construit le lien mère-bébé ?

Afin de répondre à la première problématique, nous supposons qu'initialement, le sujet portant étroitement la culture du pays, par son groupe famille, grâce à la transmission transgénérationnelle, va pouvoir se construire en tant qu'individu, en s'identifiant à ce dernier. Le sujet va se voir porter en lui, l'histoire familiale mais également la culture sous-jacente, qui elle-même cache des principes, des règles, des savoir-faire et être, ou encore ce qu'on appelle vulgairement « les traditions ». Si nous intégrons le processus de migration dans cette continuité, celle-ci se verra rompre, et faire clivage avec le lien que le sujet possédait avec cette sphère culturo-familiale : nous pouvons imaginer que l'individu se reconstruise dans son identité, puisque l'ancienne a été déséquilibrée par l'exil. Ce re-nouveau, n'implique pas une feuille vierge que le sujet doit remplir, mais plutôt en portant l'histoire familiale, elle déposera son bout de feuille, autre part : en d'autres termes, la famille et la culture est une pièce du puzzle que le sujet porte, quel que soit l'évènement vécu, et en influence d'une certaine manière.

La deuxième problématique relève la construction d'être mère, dans le sens identitaire, et psychique. Dans cette construction, le roman familial et culturel va être le berceau, ce qui signifie que la future mère va s'approprier les apprentissages d'être mère, en faisant miroir avec sa propre mère, ou encore en expérimentant d'être mère en tant que sœur aînée. Or, si un évènement traumatique se dessine, le psychisme va élaborer des remaniements, des transformations de l'identité. Cet évènement traumatique concerne la venue dans le pays « d'accueil », accueil impliquant une survie contre l'errance et la précarité, en plus du manque de berceau culturel, ce qui fait discordance à la mère. La psyché, dans ce contexte clivant, va

devoir se réfugier et s'enraciner donc dans d'autres éléments, comme la religion, la rencontre des mêmes que nous, cuisiner les plats du pays...

Finalement, nous pouvons supposer pour la dernière problématique, que la mère refait famille entre ici et ailleurs, c'est ce qu'on nomme « famille transnationale ». Plus précisément, les mères que nous avons accompagnées ont, pour certaines, quelques enfants restés au pays, ce qui implique qu'elles doivent investir leur famille entre ici et ailleurs, et donc la qualité de l'investissement de la mère mais aussi la présence qu'elle accorde sont d'autant plus complexes psychiquement. Elle va tout de même, à ses enfants ici, transmettre inconsciemment vers eux toute l'emprise familiale et culturelle, par ruissellement. Pourtant, le lien mère-enfant va être victime d'une carence culturelle puisque le pays d'accueil ne permet pas d'espace ou de lieu pour revenir à soi, sa culture, ou encore sa foi, par rapport à l'autre, et au jugement qu'il peut porter sur l'individu « étranger ». Dans cette faille, la mère va « object presenting » l'enfant à la société d'accueil, et permettre une rencontre entre pairs, plus ou moins défaillante.

## Méthodologie

Nous avons construit une méthodologie de recherche se basant sur des entretiens semi-directifs : un entretien d'environ 1 heure et demie s'est tenu pour chacune des mères, dans un des bureaux de l'équipe accompagnatrice, au rez-de chaussez. Pour convenir une date et une heure de rencontre, nous avions rencontrés des difficultés, au vu de l'emploi du temps des mères, mais également de leur engagement auprès de cette recherche : en effet, afin d'obtenir leur contact, et donc leur fidélité, cela était un exercice contraignant pour s'assurer de la tenue du « rendez-vous ». Nous avions pensé, par la suite, que dès lors un rendez-vous concerne leur statut aux yeux de l'institution française, elles s'engagent plus vigoureusement. L'un des entretiens, le premier, ne s'est pas fait dans les mêmes conditions que les autres, en raison de la présence du bébé de la mère (Ma.), contrairement aux autres, qui ont vus leurs dynamiques prenant l'espace différemment.

Concernant les entretiens semi-directifs, nous avons réfléchi à un guide d'entretien (annexe 1 – guide d'entretien), sur lequel nous nous sommes basés : il se compose de trois thèmes scindant le récit de vie des mères avec le vécu pré-migratoire et l'histoire familiale, au pays ; le parcours migratoire, ou le parcours de la combattante ; le vécu post-migratoire, l'accueil complexe et inachevé, comprenant respectivement seize questions, six questions, et dix-huit questions. Nous insistons sur le prisme du vécu de maternité qui a été choisi pour rediriger les questions sur l'objectif de la recherche. Avant cette étape, nous avons partagés une notice d'information (annexe 2 – notice d'information et de consentement) sur laquelle nous avons résitués le cadre de la recherche ainsi que le consentement des participantes.

Pour l'analyse des données brutes collectées des entretiens, nous avons utilisé premièrement une méthode qualitative nommée « analyse inductive », nous permettant de résumer les retranscriptions sous formes d'idées reliées aux thèmes de la recherche : en somme, nous retrouvons l'impact de l'histoire familiale sur le vécu migratoire de l'individu, les ressources et/ou obstacles dans le processus identitaire d'être mère et l'impact de la relation mère-enfant. Dans ces signes cliniques, nous avons mobilisé « l'analyse formelle », en comptabilisant le contenu latent, avec les silences, les signes corporels, les mots choisis et employés, et l'intonation du discours qui traduisent l'affect que porte la mère concernant son vécu, encore vif dans l'esprit de cette dernière. Ce que nous appelons « signes corporels », ce sont particulièrement les pleurs assez marquants, le regard, comment était-il investi dans

l'espace, la dynamique corporelle telle que l'agitation ou au contraire, l'arrêt de toute activité motrice, et la significativité du silence que portait ces femmes.

Comme cité au-dessus, nous avons relevé certaines limites au cours de cette recherche. En ce qui concerne le déroulement des entretiens et des paramètres qui les constituent, nous devions penser au lieu d'accueil : se réunir dans un bureau, se voir dans la cuisine, ou s'immiscer dans leur chambre ?

Puis, qu'en est-il de la place de l'enfant dans cette recherche ? Nous avions pensé sa place, au sein des entretiens ou encore dans un autre temps adapté, pour observer un bout de la relation mère-bébé, qui s'est déroulé durant l'activité jeux et parentalité supervisée par un bénévole, tous les mercredis après-midi, venant avec un sac de jeux (puzzles, cartes, balles, pièces à construire) pour tout âge. Ce temps n'a pas été concluant puisque nous n'avions pas retrouvé toutes les participantes, mais uniquement Ma., qui ne voulait pas investir ce moment de création auprès de ses enfants, qui, de leurs côtés, se saisissaient aisément de l'espace pour « jouer », à leur façon morcelée. Lorsque nous invitons la mère Ma. à accompagner ses enfants, elle se réfugia vers la cuisine dans laquelle elle trouva un accueil particulier, une aise qui lui permettait de « se sentir dans son élément ».

## Résultats

### 1 – Ma.

Ma. est une femme âgée de 38 ans, née dans les années 80 aux Comores, île située au nord de Madagascar. Elle m'explique être arrivée en France en 2022, par voie aérienne jusqu'à Paris et ferroviaire pour atterrir à Lyon. Elle explique que voyager avec des enfants en bas âge s'avère être pénible : « *Ohhhh... ! C'était difficile parce qu'ils ne voulaient pas s'asseoir, ils voulaient bouger beaucoup. Elle était trop petit, elle a 3 ans.* ».

Elle a huit enfants, dont cinq enfants, quatre filles et 1 garçon, qui sont restés au pays, en raison du manque de titre de séjour, et trois enfants, des garçons, qui sont aujourd'hui auprès d'elle. Ma. vient faire « famille transnationale » en investissant ses enfants au pays via le téléphone : elle m'indique qu'elle évite de faire mettre la caméra à ses enfants, rongée par la tristesse et l'absence de ces derniers : « *Ma tante, elle m'a demandé qu'elle vienne me voir, mais je lui ai dit que je mets la vidéo mais vous, vous ne mettez pas, parce que si je lui dis, ça me fait mal. Tout le temps que je lui parle avec l'appel vidéo, je pleure beaucoup.* ».

Ma., fille unique, vient d'une famille de deux parents, un père et une mère, qui se sont séparés lorsqu'elle avait 17 ans. Elle me confie avec grande sensibilité, où les pleurs et le désespoir se mêlent, que son père est devenu muet, à cause d'une sorcellerie, par sa belle-mère : « *(elle pleure, fond en larmes) Mon père, malgré, il ne sait pas parler, il ne sait pas, il n'est pas écouté.* ». Nous avons interprété son silence et ses chuchotements comme le miroir de son père. Quant à sa mère, elle a fui le pays, après la séparation avec son ex-mari, pour aller à Mayotte, puis est revenue en 2008 aux Comores. Mère avec qui elle s'entend plus que son père, à cause de son mutisme, mais rester en contact avec sa mère est aussi compliqué puisque cette dernière ne possédant pas de téléphone, emprunte celui de sa sœur. Elle insiste sur le fait que sa mère vit toute seule, et que ses parents sont vivants, en incluant sa grand-mère et sa tante maternelle : nous imaginons alors que sa famille se compose ainsi. Ils vivaient tous ensemble dans le même immeuble, mais au sujet de ses enfants, elle ne pouvait supporter que cette famille s'investisse auprès de ses enfants : « *Je pense qu'elle fait mal à mes enfants. Je lui ai dit non, ce n'est pas comme ça, ce sont mes enfants. Même toutes mes familles. S'ils les touchent, je le dit non, laisse mes enfants tranquilles, tu n'as pas le droit de les toucher.* ». Nous pouvons alors nous questionner sur les raisons de son départ, en se demandant si le contexte familial a été un moteur pour partir ailleurs ? Tout de même, elle évoque de façon récurrente sa mère, en insinuant sa fidèle présence auprès d'elle. En longeant les souvenirs, elle me dit qu'elle aimait bien cuisiner

avec. Ma. n'hésite pas à désigner sa mère, « *maman* » ou encore « *ma mère* », avec qui elle jouait de « *temps en temps* » tout en insistant sur le fait qu'elle n'aime pas jouer. La mère a une place sacrée, autant pour les normes familiales, qu'à ses yeux, en la considérant : « *Comme je l'ai dit, le paradis, tu le trouves dessous de pied de ta mère. Parce que si tu fais quelque chose de mal à ta mère, tu n'auras pas le paradis.* ». Dans cette considération, se confond de l'inquiétude pour son quotidien de femme isolée accompagnée des enfants restés aux Comores : « *Ma mère, elle m'aide toute seule. Mais sa sœur de ma mère, y'en a d'enfants. Ma mère, elle habite chez moi.* ».

Elle est tombée enceinte de ses premiers enfants à 19 ans, avec un premier mari, puis a rencontré un deuxième, qui est lui, français (père des jumeaux). Elle est allée vivre toute seule depuis, à 26 ans avec ses enfants, loin de la ville où habitait sa famille : nous remarquons que ce premier départ ne l'a pas tant impacté.

Ma. a arrêté l'école de façon précoce (classe de 6<sup>ème</sup>), en raison de son état de santé, ce qui l'interroge sur le système éducatif aux Comores. En effet, elle explique que son exil est motivé également pour ses enfants, qui pourraient avoir de suivi éducatif, surtout pour les enfants dont un des deux parents est français. Pendant sa première grossesse, elle a été entourée par sa famille, et m'explique qu'elle était malade pendant deux à trois mois. Nous remarquons par son récit, qu'elle est une maman très protectrice, qui veille à ce que ses enfants au pays ne sortent pas dehors, jusqu'à s'aventurer chez sa tante : « *la sœur de ma mère c'est loin. J'ai peur parce que Comores il n'y a pas de sécurité.* ». En plus de les protéger, elle les investit d'une manière à ce qu'elle les connaît par cœur : « *En fait, je connais que... la personne qui m'a envoyé le message. [...] Moi, je n'ai pas besoin de me dire ils sont comment. Je le dis directement, c'est A. ou c'est M.. Je le connais bien qui a fait la bêtise* ».

Durant l'entretien, elle ne veut verbaliser les ressentis qu'elle peut avoir, sur les souvenirs qu'elle me partage. Son ton de voix est monotone, sauf si nous demandons de répéter une phrase : comme dit précédemment, elle soutient un long silence portant, comme il nous semble, un secret. Elle justifie son silence par son manque de souvenirs, ce qui empêchait de réponses développées, mais préférait plutôt des réponses fermées. Elle n'investissait pas non plus son regard. Ma. est pratiquante et de croyance musulmane, par héritage familiale : la religion lui permet en quelque sorte de résilier les évènements faisant micro-traumatismes au quotidien. Quotidien dans lequel s'imprime le collectif, est incertain, et pourtant elle me partage que cela n'a pas d'impact sur l'éducation de ses enfants. Ce collectif est portée d'une grande ambivalence, qui sous-tend une aide élémentaire, avec un accompagnement qui porte, mais insistant sur une vie incertaine et précaire, en raison de l'administratif.

2 – F.

F. est une femme de 38 ans, née dans les années 80 en Algérie, à Oran. Sa famille est composée ses deux parents, toujours ensemble, ainsi que ses cinq sœurs et 1 frère. De son récit, la famille est très soutenante, inséparable : par exemple, tous les prénoms des sœurs commencent par un « F », sauf pour le garçon « *Et par contre, le nom de mon frère, c'est... il a commencé par S. Et après tout, non, c'est F, F, F, F, F.* ». Elle me confie une phrase qui a retenu notre attention, qui décrirait le mieux sa famille : « *Tout le temps, même jusqu'à maintenant. Tous ensemble !* ».

Elle m'énumère quelques souvenirs, plus intimement, les vacances en colonie qui ont été possibles grâce à son père : « *Parce que mon père, avant, il travaillait à la... société de nettoyage. Chaque... Euh... mois de l'été, il y a les vacances, comme... la colonie de vacances.* ». En évoquant sa mère, elle nous interpelle sur sa connaissance du français, qu'elle seule sait parler, lorsqu'elle était à l'école française, sous la colonisation, période tue et gardée secrète par F. : « *Oui, des Franç... Oui !* ». Pour les évoquer, elle les désigne « maman » et « papa », et dès lors ce qu'elle parle en leur nom, elle les incarne en les nommant « ma mère » et « mon père ». Elle me confie l'autorité de sa mère, en m'expliquant que sa mère « parlait avec les yeux » : « *Ma mère, elle parle avec nous par les yeux, comme ça. T'as fait ? T'as fait pas ? Mais nous, c'est pas comme les générations ça. Nous, on n'a pas fait pas les bêtises.* ». Les enfants dormaient tous ensemble dans une même chambre, et sont un support pour tout le monde, entre eux, en s'éduquant collectivement : « *Il dort la même chambre. C'est pas comme... les autres.* ». En ce qui concerne l'autorité du père, la peur est mobilisée, sans pour autant que violence n'ait été faite : « *Jamais, jamais ! Même mon père. J'ai peur de mon père. Et devant mon frère, il y a seul... un frère. Maintenant qu'il m'a rappelé, j'ai peur. Même il n'est pas devant moi. Mais jamais, jamais, jamais il a fait comme ça. (elle lève la main) Jamais ! Respect plus que respect. Même, il n'a pas fait le mal avec nous, jamais ! Tu ne peux pas faire le mal pour elle. Comme ça, je donne l'exemple pour ma fille.* »

Les souvenirs sont très nombreux portés par la même émotion, la nostalgie et la joie de nous les partager : elle nous parle avec émerveillement de l'argile avec laquelle elle jouait avec sa fratrie dehors, du fromage ou encore du gâteau pour le goûter que sa mère préparait pour eux. Elle insiste sur les sens qui lui reviennent à sa mémoire, avec le toucher, ou encore les odeurs que le gâteau dégageait. D'autres souvenirs sont plutôt portés par le regret, comme le fait qu'elle ait dû arrêter l'école en classe de seconde.

Lorsqu'elle est devenue mère, elle vivait avec sa famille et sa première fille, en Algérie.

Elle est tombée enceinte, de deux filles nées en 2018 en Algérie, puis la dernière née en 2024 en France, avec son mari, avec qui elle est depuis 15 ans. Il est en France aussi, mais ne vit pas avec elles, parce que les règles d'intérieur de la maison d'accueil ne le permettent pas. Ils ont connu une courte séparation, et au moment où elle avait ses premiers rendez-vous avec les assistantes sociales, pendant lequel elle insinuait ne pas avoir de conjoint. Pour sa deuxième fille, elle m'explique qu'elle est tombée enceinte à cause d'une infection, et qu'elle n'a pas pu avorter en raison des principes religieux : « ... *Ici, en France, j'ai parti à l'hôpital. Les médecins, ils ont donné les médicaments. J'ai tombé enceinte. Et... Par contre, nous, nous, par exemple, les musulmans, tu ne peux pas te... boire les médicaments pour tu fais l'avorter.* ». Lorsqu'elle nous raconte, elle explique que c'est instable d'éduquer et d'élever des enfants en situation irrégulière, et de là, nous pouvons lire et sentir dans les mots un sentiment de regret. Elle préfère se reposer sur sa foi pour raisonner cet évènement : « *Le deuxième... c'est... (silence, soupir) Dieu qui m'a envoyé. J'accepte, mais par contre, maintenant, non.* ». Les grossesses s'étaient pourtant bien passées, nous n'avons pas d'éléments concrets à amener à la recherche à ce sujet.

Elle m'explique que son arrivée en France s'est faite à cause de problèmes de voisinage, avec un dealer, menant jusqu'à des menaces, de l'harcèlement, et de la violence. C'est son mari qui a fui en premier, du foyer à cause de cette histoire : « *Le jour que j'ai arrivé en France, c'est mon mari qui est venir ici. Le premier. Parce qu'il y a eu des problèmes. Mais ce n'est pas avec moi ! Avec les voisins et les gens. Il est jaloux.* ». Nous avions remarqué une forte émotion face à cet épisode, survenu par surprise. Elle est venue en France en bus, de Oran à Alger, puis en avion jusqu'en Espagne, puis en bus pour arriver à Lyon.

Elle me confie sa tristesse par rapport à la distance avec sa famille : « *Même des fois, je reste seule. J'ai pensé à mon pays. J'ai pensé à ma famille. Ça fait mal au cœur... J'ai fait mettre les choses comme ça. (elle imite les ablutions) J'ai fait faire le tapis, j'ai prié. Après, ça va calmer* ». Elle a hérité de sa famille, sa foi musulmane, et est pratiquante, comme pour Ma., elle y trouve un repère ou encore un lieu où peuvent être accueillies et apaisées ses souffrances.

De ce qu'elle vit à la maison d'accueil, F. nous avoue que le collectif a un impact contre-productif sur l'éducation de ses enfants : « *Par contre, collectif par rapport à moi, ça me dérange pas. Mais c'est mieux que tu restes seule avec tes enfants. Même tu diriges bien !* ». Nous avons remarqué qu'elle investit son discours autant verbalement que corporellement, du côté de la pulsion de vie.

3 – Mb.

Mb. est une femme de 23 ans, née en Guinée Konakry, arrivée en France en 2021. Elle a une mère, avec un petit frère et une petite sœur. Très rapidement, se pose au sujet du décès du père très sensiblement : « *Oui, mais après son décès, oui, ça a beaucoup chan... (elle s'arrête en tchipant et chuchote) On laisse là-bas... (elle pleure)* ». De sa fratrie, Mb. est l'ainée de la famille, ce qui insinue qu'elle aidait sa mère au marché, parce qu'ils n'avaient pas beaucoup de moyen : « *Moi, par contre, vu qu'il n'y avait pas assez de moyens, il voulait qu'elle vienne au marché, qu'on l'accompagne. Il y avait toujours des discords entre eux à propos de ça, quand même., Du coup, il fallait que on s'entraide pour subvenir. Je sais qu'il travaillait aussi pour nos besoins, mais. Ce n'était pas suffisant* ». Et pourtant elle me peigna cette époque avec beaucoup de couleurs vives de joie : « *Au vécu de mon papa, certes, il n'y avait pas assez de moyens, mais on était heureux. Là, on partageait ce que juste on avait ! On mangeait, ce n'était pas comme les gens qui avaient de l'argent, mais ça va, on vivait !* ». Mb. a aussi hérité d'une confession musulmane, et est pratiquante.

Elle m'expose les conflits familiaux qu'il y avait entre la famille paternelle et maternelle, ornés de beaucoup de discordes (violences) : « *on dit « le frère de ton mari peut te frapper, c'est obligé ! ce n'est rien ! c'est juste on dit c'est ton mari !* ». Ce qui influençait ses relations maternelles, avec lesquelles elle côtoyait le plus. Au décès de son père, sa mère était donc obligée d'épouser le frère de son mari, puis peu de temps après sa mère est tombée malade : « *on n'avait pas nulle part où aller, elle était obligée de dire ok parce que lui il y avait un peu de truc pour... Où vivre quoi ! Obligés, on est venu chez lui mais je dirais que c'était la pire (elle insiste sur le mot) des choses pourquoi on était venu, on devrait rester dans la rue...* ». De ce lien, Mb. a été victime de violences et de viols « *Du coup, il y avait toujours ça... battait, frappait, abusait ! Lui, il abusait tout le temps de moi, oui. ??? oui... (elle rigole avant de fondre en larmes, J'ai été victime de viol avec mon oncle. Du coup... (silence, elle rigole) Et puis le viol, là ça a été... je sais.* ». Avec un climat incestueux : « *maintenant j'étais maintenant comme sa deuxième femme. Il était là tout le temps ! avec des coups... Il faisait tout ce qu'il voulait. Tu pouvais pas aller... peut-être moi je pouvais aller trouver un abri je sors dehors, mais comment j'allais faire avec mes deux enf... frères ?* ». Après cet évènement traumatique, elle est tombée enceinte, de jumeaux, mais ne l'a su qu'à l'accouchement : sa grossesse a été révélée après un malaise grâce à sa voisine, l'unique personne à qui elle pouvait partager son secret elle m'explique qu'elle n'avait personne à qui raconter ce qu'elle vivait, c'était un secret insaisissable. Avec stupeur, nous comprenons qu'elle se présente en tant que victime, ce qui est très souvent une grande étape dans la reconstruction de soi. Elle me partage sa grande solitude

pleine de désespoir, au vu de l'absence de sa mère pendant cette période : « *non j'étais pas avec ma maman, je ne me suis jamais vu avec ma maman. Je ne me suis jamais vu avec ma maman.* (elle reprend son souffle) ».

Mb. à l'âge adolescent, a pu quitter sa ville, grâce à sa voisine, pour vivre à la frontière auprès des parents de la voisine, pour être loin de son bourreau. De cette aventure, elle rencontre un homme qui la motive pour partir vivre en Europe, mais cela n'a jamais été son rêve : « *L'Europe, c'était pas vraiment mon rêve en vrai... Je vous l'ai déjà dis ce que je rêvais de faire, c'était médecin. Le réaliser dans mon pays et être une grande personne là-bas quoi ! Parce que je savais que l'Europe, ce n'était pas quelque chose pour les pauvres.* ». C'est à ce moment-là, qu'elle a accouché de ses jumeaux.

Pour pouvoir atterrir en Europe, elle a compris qu'elle devait traverser la mer : « *L'eau ! Je n'ai jamais vu la mer ! Je n'ai jamais vu la mer depuis... Depuis, je... La mer ! Comment est la mer ? Tu dis comme ça, là !* ». Il lui expliqua le parcours, qu'ils ont fait ensemble : aller jusqu'au Maghreb en voiture, s'arrêter pour y travailler, puis jusqu'en Italie en bateau. Ce dernier lui a fait vivre une confusion de sentiments de joie et de terreur qu'elle me décrit de manière à ce que l'émotion nous traverse aussi intensément : « *On m'a mis dans le bateau. Je suis venue. (elle rigole puis silence) Je ne peux pas dire que c'était un soulagement ou quoi... (elle reprend sa respiration) mais j'étais contente ! Ma première fois dans ma vie de voir de l'eau... c'était flippant ! Mais... j'étais encore soulagée ! Oui. J'étais contente ! Parce que j'ai laissé tout derrière moi !* ».

Arrivée en Tunisie, son ami a été tristement tué, puis elle a rencontré un autre homme qui l'a aidé aussi, en lui confiant un poste de « femme de ménage » chez une femme, où elle décrit des conditions inhumaines. Elle a par la suite, rencontré une amie en Tunisie, par téléphone, qui lui a parlé de Lyon, pour lequel elle lui a promis de se rejoindre là-bas : cette femme était donc son seul repère en Europe. Une fois arrivée à Lyon, elle ne rencontrera pas son amie, puisque cette dernière a décidé de ne plus jamais décrocher. Mais elle a rencontré le futur père de ses deux enfants nés en France, et l'a emmené dormir dans un squat à Gerland. C'est grâce à lui, qu'elle est allée faire les démarches pour obtenir le statut de réfugié (pour sa fille, victime potentielle d'excision si s'effectue un retour au pays) pour lequel elle a obtenu la protection et un droit de résidence de 10 ans. En évoquant cela, à la fin de l'entretien, elle a été curieuse de savoir pourquoi je ne l'avais pas évoqué, puisqu'elle s'attendait à ce que l'entretien tourne autour de ce sujet.

En ce qui concerne, habiter en collectif, comme pour F., Mb. aime être entourée, puisque les autres peuvent la ressourcer, au vu de qu'elle a pu vivre. Or, pour ce qui en ressort de

l'éducation de ses enfants, cela s'avère plus compliqué pour instaurer un cadre éducatif stable. Elle considère que c'est le foyer, qui désigne par extension la famille également, qui prône et apprend les règles et principes de l'individu à en devenir. Pour Mb., c'est la mère qui a la fonction sacrée de transmission, comme pour toutes les mères que nous avions rencontré. Elle insiste aussi sur la protection, terme qui vient faire sens après son récit de vie.

Nous pouvons alors retenir dans ce sens que chaque mère nous offrant leur récit avec intimité et confiance, plein de sens révélé et caché, ont évolué avec leur bagage familial en main, traversant frontières et histoires, pour qu'aujourd'hui, elles puissent dépasser le quotidien précaire et incertain, d'ici. Pour le silence de Ma., une mère est parole, pour le regard de F. une mère est yeux et pour la souffrance solitaire de Mb. la mère est synonyme de protection.

## Discussion

Au cours de cet argumentaire, nous allons pouvoir conduire notre pensée soutenue par les hypothèses, les théories et concepts des auteurs ainsi que les résultats, pour éventuellement la remanier, et bouger les lignes de la recherche.

### 1 – L’impact de l’histoire familiale sur le vécu migratoire

Comme nous l’avons étayé dans notre revue de littérature, le sujet se construit, s’individualise en s’identifiant (R. Kaës, 19) et par transmission transgénérationnelle (S. Tisseron, 2017). Chacune des mères portent l’histoire familiale en elles, par plusieurs moyens qui sont eux aussi significatifs du roman familial : Ma. qui se forge dans le silence comme pour accompagner psychiquement le mutisme de son père, ou bien plus implicitement, essayer d’y survivre et ne pas s’effondrer face à cela. Nous voyons là un exemple concret d’identification introjective (M. Klein, 1946). C’est dans cette atmosphère inconsciente que la famille porte depuis, et transmet jusqu’aux sujets en devenir un tout narratif, et ces derniers ne pouvant y échapper, sont face à une répétition infinie. Les moyens par lesquels les mères, avant tout sujet, vont perdurer le roman familial de manière différente selon comment le système familial s’est organisé, et s’est développé :

Vient l’exil, épisode qui va rompre tous les liens créés dans ce système famille, incluant le système culturel, où tous les membres avaient un rôle, et remplissaient une fonction bien singulière permettant l’équilibre à celle-ci. Un noyau vient alors à se détacher, ce qui va conduire à des conflits intergénérationnels, mettant en danger le conflit narcissique (R. Kaës, 19). L’individu s’en allant, doit faire face à des remaniements identitaires, qui s’imposent alors à lui : puisqu’il y a des rencontres nouvelles ou des événements tragiques qui se trament, le psychisme doit puiser en ce qu’il connaît, ou se métamorphoser pour pouvoir surpasser ce que le quotidien en France peut faire vivre. Nous savons que la migration féminine est très souvent familiale, que ce soit pour suivre un conjoint comme F. ou fuir des violences comme Mb., mais une fois, « accueillies » en France, ces femmes perdent leurs réseaux sociaux et parviennent à l’isolement. Elles sont alors vulnérables sur plusieurs facteurs multidimensionnels : facteurs économiques (grande précarité), facteurs culturels, facteurs sociaux causant donc des vulnérabilités psychologiques. Nous insistons sur le cadre culturel, qui est vu comme structurant pour le psychisme d’un sujet, mais qui donc se désintègre et devenant instable lorsque ce même sujet vient à devoir migrer loin du foyer. Nous utilisons le mot « devoir », car pour les parcours

migratoires auxquels nous avions eu à écouter, sont des parcours dits « sous la contrainte », en raison des violences subies par les femmes rencontrées, à n'importe quelle échelle. Mais la violence n'a, elle, pas de frontières : Laacher (2011) parle de continuum de violences lorsque des traumatismes touchent la mère à en devenir ou devenue. Comme nous l'avons pu voir auprès de Mb., qui a « sur-vécu », telle une sur-humaine, un parcours migratoire caractérisé de terreur, de pertes, et de traîtes humaines. Pour en revenir à la sphère « culture », celle-ci édifiante et significative au psychisme d'un individu, si elle se voit brisée dans l'espace et dans le temps, le sujet va connaître une faille narcissique, l'empêchant l'avenir de penser ses expériences futures. Nous nous demandons alors, comment pouvoir effacer les traces indélébiles que la famille et la culture a dessinées sur ces femmes, des mères à en devenir, dans ce contexte de rupture brutal ?

## 2 – Les obstacles et les ressources dans la construction du devenir mère

Ces traces indélébiles sont placées ou non sur la feuille du psychisme par le sujet, en l'occurrence la future mère, qui en tant que mère s'identifie aux transmissions de sa propre mère.

La grossesse, période anthropologiquement initiatique, enclenche des mécanismes psychiques, tels que la « transparence psychique » (Bydlowski, 1991) et la « transparence culturelle » (Moro, 1998) qui font que certains éléments de l'histoire infantile, sous forme de sens, reviennent à la mère. Dans d'autres termes, la grossesse est un moment de reviviscence inconsciente, accédant à une sensibilité.

La mère est alors vulnérable sur trois dimensions régissant tout ce contexte :

- Dimension personnelle : l'histoire familiale
- Dimension socio-culturelle : l'absence du groupe et de la mère
- Modèle ethnocentré imposé : institutions qui marginalisent

L'absence du groupe, le berceau culturel perdu, fait trauma au psychisme de la mère, psychisme qui doit s'en défendre grâce à un clivage pour éviter un effondrement, dans un contexte déjà clivant : devoir intégrer les normes éducatives de la société d'accueil tout en gardant les repères de la culture d'origine. Et pourtant, il a été démontré que l'étayage culturel, et la groupalité était thérapeutique : peu importe l'origine ou l'intimité du collectif, celui-ci fonctionne comme étayage affectif, comme l'ont relevées toutes les mères pendant les entretiens. En effet, le collectif est essentiel pour elles, puisqu'il est représenté comme une continuité symbolique du pays d'origine, ce qui participe à la restauration psychique : le groupe porte, supporte, il « holding » (D. Winnicott, ).

Du côté de la mère, ce qu'elle trouve à faire qui de premier abord semble être sans sens mais qui sont des repères culturels réactivés dès lors qu'ils sont accomplis, tels que la langue, les gestes, les expressions verbales ou faciales, la nourriture ou encore la spiritualité. Le psychisme lutte et s'enracine dans d'autres éléments pouvant faire survivance : toutes les mères parlent la langue, cuisinent leurs plats, et s'habillent pareillement qu'au pays, en plus d'avoir des expressions verbales et faciales portant une histoire. La foi va être aussi l'édifice qui « fait tenir » et empêche l'effondrement du bâtiment. Ces femmes se ressourcent donc de ce qu'elles ont héritées, même si le pays « d'accueil » ne permet pas d'accueillir dignement : cela insinue la présence de la précarité, avec un grand « p », incluant :

- Les moyens manquants : Ma. m'avait évoqué avoir seulement 275 euros, pour elle et ses trois enfants, demandant, innocemment des jouets, sans compter les vêtements ;
- Le logement incertain : F. m'avait confié des épisodes durant lesquelles elle était demandé à sortir de son hébergement.
- La précarité administrative renforçant cette idée d'incertitude sur les besoins vitaux.

Dans ce sens, l'usage d'une approche transculturelle en clinique ou plus simplement en institution est primordiale pour restaurer le lien au sens et évite quelle que soit la forme, de la marginalisation. Surtout au sein de la maternité, en ouvrant un espace de négociation entre les représentations culturelles, d'ici et d'ailleurs, pour prévenir la transmission traumatique, à l'enfant.

### 3 – Le lien mère-bébé

La mère a un devoir, à son tour, de transmission, comme prévu dans le contrat narcissique (R. Kaës) signé par la famille et la mère elle-même. Mais comment faire lorsque certains de leurs enfants sont restés au pays ? Nous parlons alors de « famille transnationale », terme utilisé par D. Bryceson & U. Vuerola (2002) pour désigner une famille dont les membres sont répartis entre plusieurs pays mais qui continuent de fonctionner comme une unité, en maintenant des liens affectifs, matériels, sociaux et symboliques, au-delà des frontières. Entre les membres circulent des choses matérielles (communication, biens, personnes, de l'argent) comme immatérielles (émotions ou rituels).

Ce qu'elles transmettent, en dépit de la carence culturelle, à leurs enfants sont autant immatérielles que matérielles : Ma. va transmettre la cuisine à sa fille aînée ; F. va transmettre la langue arabe à sa première fille ; Mb. transmet quant à elle des chansons que sa propre mère lui a chantées.

Nous n'avons pas évoqué les transmissions transgénérationnelles (S. Tisseron, 2017) qui se font par suintement, que nous pouvons percevoir à l'œil nu, mais le silence de Ma. est entendu et ressenti par son bébé en bas-âge, le secret de l'histoire coloniale va être révélé à l'aînée de F., et les cicatrices des violences subies par Mb. et son regard vide pourtant invisibles, vont être subis par ses enfants.

Puisqu'elles ne peuvent pas supporter leur récit de vie, et que l'institution est dans le désinvestissement, la fonction de transformation de ces dernières arrivera à échec, ce qui veut insinuer par conséquent, qu'elles présenteront, notons le terme « d'engendrement symbolique » (Zittoun, 2004) leurs enfants au monde de façon brutale, sans protection, sans digestion et donc traumatique. Nous pouvions déjà remarquer chez le bébé de Ma. comme une forme de mutisme, plus vulgairement, l'enfant ne parle pas. D'une autre manière, les jumeaux de Mb. ne sont nullement investis de la même manière que leurs frères et sœurs en France : les premiers ne sont pas nommés « mes enfants », ce qui est le cas pourtant pour les deux derniers.

Nous pouvons tout de même préciser la limite de cette partie de la recherche : nous aurions aimé pouvoir observer comment se jouent les trois dyades, afin de ne pas introduire de biais.

En cette lancée, en tant qu'accompagnant.e, ce que nous pouvons amener, c'est l'importance du travail de différenciation entre les deux sujets, mère et enfant. L'objectif fondamental du suivi est de restaurer la fonction de pare-excitation de la mère, en permettant aux enfants de ne plus être le miroir des affects parentaux et en conclusion, ne pas faire fonction de parent. Cela passe par un travail d'individuation, de reconnaissance de l'enfant comme sujet à part entière.

## Conclusion

Nous pouvons nous rendre compte de l'importance que la culture détient sur l'intégrité d'une personne, surtout en contexte migratoire et de maternité, où se jouent beaucoup de dynamiques psychiques.

Ces dynamiques psychiques relèvent de mécanisme de défense, face à ce que l'humain ne peut endurer, et pourtant il.elle survit, par différents moyens, tant que le collectif est mobilisé. Ce collectif doit être transculturel, incluant tant les résidentes que l'équipe les accompagnant, puisque chacun et chacune de nous s'est vu transmettre une empreinte familiale et culturelle. Nous pensions aux entretiens transculturels que la Professeure Marie-Rose Moro a créée au sein de la Maison de Solenn, dans laquelle s'est tenus ces entretiens dont la particularité est de faire participer groupalement les sujets présents dans la pièce, partageant ainsi une expérience évoquée que certains ont vécus ou non.

La limite la plus contraignante de cette recherche est de l'ordre de notre positionnement, ou plutôt de l'étiquette que nous pouvons détenir auprès des mères entretenues : nous étions la chercheuse, l'étudiante en psychologie, mais surtout l'intervenante au FLE. Cette confusion, voir même cette étiquette d'intervenante FLE, peut être imaginée très proche de l'équipe de la maison d'accueil, faisait biais à la recherche, sur la relation de confiance, chez certaines. Nous pouvons ressentir de la méfiance, ou une relation déséquilibrée.

Comment alors, mettre en place, penser, en tant qu'accompagnant.e un suivi ayant compte de ce que nous avons pu relever au cours de cette recherche ? Avec quels outils pouvons-nous rendre dignité à ces femmes, pourtant vivant dans un pays où l'accueil est synonyme de précarité et d'incertitude ?

## Bibliographie

- Bion, W. R. (1962). *Aux sources de l'expérience*.
- Bydlowski, M. (1991). La transparence psychique de la grossesse. *Études freudiennes*, 32, 135–142.
- Cadart, M.-L. (2004). La vulnérabilité des mères seules en situation de migration. *Dialogue*, no 163(1), 60-71. <https://doi.org/10.3917/dia.163.0060>.
- Camara, H. (2016) . Fiche 3. Psychologie transculturelle de la périnatalité. Dans Sous la direction de Bossuroy, M. (dir.), *La psychologie clinique transculturelle*. ( p. 29 -39 ). In Press. <https://doi.org/10.3917/pres.bossu.2016.01.0030>.
- Douville, O. (2014). *Les Figures de l'Autre : pour une anthropologie clinique*. Paris : Dunod.
- Dozio, E. et Laroche-Joubert, M. (2020) . Fiche 2. Traumatisme et culture. Dans Sous la direction d' Dozio, E., Laroche-Joubert, M. et Baubet, T. (dir.), *Le traumatisme psychique chez l'adulte 12 fiches pour comprendre*. ( p. 29 -38 ). In Press. <https://doi.org/10.3917/pres.dozio.2020.02.0030>.
- Drweski, P. (2019) . Fiche 7. Famille et culture. Dans Sous la direction de Drweski, P. et Robert, P. (dir.), *Clinique du couple et de la famille*. ( p. 81 -90 ). In Press.
- Fernández De Soto, V. et Titia Rizzi, A. (2022) . Le lien mère-enfant dans la protection de l'enfance à l'épreuve du trauma. *L'autre*, Volume 23(3), 273-282. <https://doi.org/10.3917/lautr.069.0273>.
- De Psychiatrie et de Neurologie de Langue Française : 2008 : Furtos, J. (2008). *Les cliniques de la précarité : contexte social, psychopathologie et dispositifs*.
- Fraiberg, S. (1999). *Fantômes dans la chambre d'enfants : évaluation et thérapie des perturbations de la santé mentale du nourrisson*. Presses Universitaires de France - PUF.
- Freud, S. (2004). *Le malaise dans la culture*. Presses Universitaires de France - PUF.
- Freud, S. (1989). *Totem et tabou : interprétation par la psychanalyse de la vie sociale des peuples primitifs*.
- Joubert, C. (2004). Psychanalyse du lien familial. *Le Divan familial*, 12(1), 161-176. <https://doi.org/10.3917/difa.012.0161>

- Kaës, R. (2015). Le modèle de l'appareil psychique groupal. Dans : , R. Kaës, *L'extension de la psychanalyse: Pour une métapsychologie de troisième type* (pp. 137-160). Paris: Dunod.
- Kaës, R. (1989). *Le contrat narcissique*. Paris : Dunod.
- M. Klein (1967, trad. fr. 1968). *Essais de psychanalyse (1921-1945)*. Paris : Payot
- Mc Mahon, A., Feldman, M., Rousseau, C. et Moro, M.-R. (2020). Enfant persécuteur ou enfant sauveur ? Quand trauma et migration s'amalgament à l'ambivalence de la mère dans la relation à son bébé. Santé mentale au Québec, . 45(2), 79-95. <https://doi.org/10.7202/1075389ar>.
- Mestre, C. et Gioan, E. (2019) . Fiche 6. Maternité, migration et traumatisme. Dans Laroche-Joubert, M., Dozio, E. et Moro, M. (dir.), *Le traumatisme psychique chez l'enfant*. ( p. 81 -93 ). In Press. <https://doi.org/10.3917/pres.laroc.2019.01.0082>.
- Mestre, C. et Gioan, E. (2019) . La maternité et l'exil : quel accueil dans nos maternités ? Le Journal des psychologues, n° 369(7), 40-45. <https://doi.org/10.3917/jdp.369.0040>.
- Moro, M.-R. (1998). *Psychothérapie transculturelle des enfants de migrants*. Dunod.
- Mouchenik, Y., Moro, M., Drain, É., Serbandini Bini, N., Chobé Christian, L., Chamouard, L. et Ayosso, J. (2021) . Les outils transculturels dans la clinique de liaison en maternité. Dans Mouchenik, Y. et Moro, M. (dir.), *Pratiques transculturelles Les nouveaux champs de la clinique*. ( p. 93 -110 ). In Press. <https://doi.org/10.3917/pres.mouch.2021.01.0094>.
- Quattoni, B. (2016) . Mères migrantes traumatisées et leur enfant : transmission ou reproduction du trauma ? Dans Mestre, C. (dir.), *Bébés d'ici, mères d'exil*. ( p. 285 -320 ). érès. <https://doi.org/10.3917/eres.mestr.2016.01.0285>
- Roussillon, R. (2012). *Agonie, clivage et symbolisation*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.rouss.2012.03>
- Roussillon, R. (n.d.). *Un processus sans sujet*. <https://reneroussillon.com/wpcontent/uploads/2015/01/clivage-2014.pdf>
- Tisseron, S. (2017).*Les secrets de famille*. Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.tisse.2017.01>
- Winnicott, D. W., & Sauguet, H. (1975). *De la pédiatrie à la psychanalyse*.
- Winnicott, D. W. (1975). *Jeu et réalité : l'espace potentiel*. Editions Gallimard

- Zittoun, T. (2004). *Donner la vie, choisir un nom : Engendrements symboliques*. Paris : L'Harmattan.

## **Annexes**

Annexe 1 : Guide d'entretien

Sujet : Vécu de la maternité en situation d'exil

Bonjour,

Je souhaite tout d'abord vous remercier pour votre participation à ce projet de recherche.

Je me présente, je m'appelle Melina, je suis diplômée en licence de psychologie. Dans le cadre de mon travail de recherche, je mène une recherche au sujet du vécu de la maternité en situation d'exil.

Durant ce temps d'échange, je vous poserai des questions ouvertes auxquelles vous pourrez répondre librement, ou ne pas répondre. Effectivement, certaines questions peuvent être sensibles et/ou personnelles, notamment l'évocation de votre parcours migratoire. Aucune réponse spécifique n'est attendue de votre part, c'est-à-dire qu'il n'y a ni bonnes, ni mauvaises réponses. La durée prévue pour cet entretien est illimitée, ce qui veut dire que nous prendrons le temps qu'il vous faudra pour que vous puissiez répondre.

L'enregistrement de cet entretien a pour unique but de pouvoir retranscrire le plus justement ce qui aura été dit, tout en me permettant d'être la plus disponible pour vous écouter. Je tiens également à vous rappeler que les données seront anonymisées, ainsi votre nom n'apparaîtra nulle part.

Avez-vous des questions à propos de l'entretien ? Est-ce que vous consentez toujours à ce que notre échange soit enregistré ?

Très bien, dans ce cas, nous allons pouvoir débuter l'entretien.

➔ Pré-migratoire/Au pays :

- Comment est composée votre famille d'origine ? Où habitent-ils ?
- Comment s'est passé votre enfance ? Qui était présent pour vous ? Qu'est-ce que vous faisiez ensemble ?
- Décrivez-moi un souvenir de votre enfance, qui vous a beaucoup marqué.
- Avez-vous un plat que votre mère vous faisait souvent ?
- Quelle langue parliez-vous avec votre mère ? avec votre famille ?
- À quel âge avez-vous eu vos enfants ? Comment s'est passé la grossesse ?
- Avez-vous envie d'avoir des enfants ? Quel est le sentiment, la pensée, que vous aviez ressentis lorsque vous avez eu vos enfants ?
- Qu'est-ce que vous faisiez avec vos enfants, au pays ?
- Avec qui éduquiez-vous vos enfants ? Qu'est-ce que qui vous aidait ? Sur qui vous pouviez compter ? Quelles difficultés aviez-vous ?

➔ Parcours migratoire :

Décrivez-moi votre parcours migratoire.

- Comment êtes-vous arrivées en France ? Êtes-vous arrivées avec vos enfants ? toutes seules ?
- Une fois en France, comment s'est passé votre accueil ? Quelles étaient vos ressources ? vos obstacles ? vos besoins ?
- Remarquez-vous un changement dans votre relation avec vos enfants, depuis l'exil ?

➔ Post-migratoire/En France :

- Qu'est-ce que veut dire « mère » pour vous ? Qu'est qu'une « bonne » mère ?
- Quel est son rôle ? sa place ? par rapport à l'enfant ? dans la famille ?
- Combien avez-vous d'enfants ? Où sont-ils ? Quels sentiments par rapport à cela ?
- Qu'est-ce que vous faites avec vos enfants, ici ? Qu'est-ce que vous aimerez faire ?
- Pensez-vous qu'il y a une différence entre être mère ici, et au pays ? Lesquelles ?
- Préférez-vous être mère ici, ou au pays ? Pourquoi ?
- Qu'est-ce que ça vous fait d'être mère ? Quels sentiments d'avoir un enfant, ici ?
- Qu'est-ce que ce lieu vous apporte ? Il vous aide ? Il vous donne des problèmes ?
- Pensez-vous avoir les moyens nécessaires à la « bonne » éducation et au bon développement de votre enfant ? Avez-vous des difficultés, par rapport au pays ?
- Pensez-vous avoir la capacité d'accomplir votre rôle de mère ?
- Qu'auriez-vous fait différemment dans votre l'éducation que vous donnez, en dehors d'ici/chez vous ?
- Quelle langue parlez-vous avec vos enfants ?
- Quels plats aiment-ils manger ?
- Est-ce que vous croyez ? vous pratiquez ? Votre croyance a-t-elle un impact dans votre vie de mère ? Lequel ? Pourquoi ?

## Annexe 2 : notice d'information et de consentement vierge

### **Lettre d'information : Participation à une recherche en psychologie**

#### **Titre de la recherche : Expérience d'être mère en situation d'exil**

Madame, Monsieur,

Dans le cadre de mon diplôme inter-universitaire, je vous propose de participer à une étude de recherche que je mène actuellement. Cette lettre d'information détaille les points de cette étude. Vous pourrez prendre le temps pour lire et comprendre ces informations afin de réfléchir à votre participation.

#### **Étudiante chercheuse**

Je suis une étudiante diplômée en licence de Psychologie et actuellement en formation au diplôme inter-universitaire « Santé, Société, Migration » à l'Université Claude Bernard Lyon 1, en collaboration avec l'Orspere-Samdarra.

#### **But et déroulement de la recherche**

Cette recherche a pour but d'approfondir ...

La recherche se déroulera sur une période de 6 mois. Afin de récolter des données à ce sujet, je vous sollicite pour un entretien d'une durée illimitée.

#### **Inconvénients et risques**

La participation à la recherche ne devrait pas engager de responsabilité de votre part, ni comporter d'inconvénient, si ce n'est donner de votre temps. Certaines questions peuvent toutefois vous paraître sensibles ou personnelles, vous serez libres d'y répondre comme vous le souhaitez ou de ne pas le faire.

#### **Droit de retrait**

Votre participation à ce projet de recherche est tout à fait volontaire et vous restez libre, à tout moment du processus, de vous retirer sans justification. Il est également possible de revenir sur votre décision.

#### **Confidentialité**

Durant cette recherche, je retranscrirais vos paroles lors de l'entretien par le biais d'un enregistrement préalable. Celui-ci sera évidemment supprimé à la fin de ce projet de recherche. Tous les renseignements recueillis seront strictement confidentiels dans les limites prévues par la loi. Afin de préserver votre identité et la confidentialité, vous serez anonymisés.

Si vous avez des questions pendant votre participation à cette recherche, vous pourrez me contacter.

Je vous remercie d'avoir pris le temps de lire cette information. Si vous êtes d'accord pour participer à cette recherche, je vous invite à signer le formulaire de consentement-ci-joint.

## **Formulaire de consentement libre et éclairé**

Dans le cadre d'un enseignement de mon cursus de Licence 3 Psychologie au sein de l'Université Lumière Lyon 2, je recherche des participants pour un projet de recherche portant sur la transmission psychique d'un vécu de guerre porté par les enfants.

Il s'agira d'un entretien de groupe d'un temps illimité, durant lequel des questions ouvertes vous seront posées au sujet de l'expérience de guerre vécu par vos parents et des conséquences psychosomatiques sur vous. Aucune réponse spécifique n'est attendue de votre part, je souhaite recueillir votre discours sur ces questions.

Je retranscrirais vos paroles lors de l'entretien à l'aide d'un enregistrement. Celui-ci sera supprimé à la fin de ce projet de recherche. Tous les renseignements recueillis seront strictement confidentiels dans les limites prévues par la loi. Afin de préserver votre identité et la confidentialité, vous serez anonymisés.

Merci de remplir les champs suivants et de signer en bas de la page.

Je soussigné.e, Mme/M (prénom, nom) \_\_\_\_\_ autorisé par la présente Mme (nom de l'intervenante) \_\_\_\_\_ à :

- Participer à l'entretien :      OUI      NON
- Procéder à l'enregistrement de l'entretien :      OUI      NON
- Utiliser ces données sous leur forme enregistrée et sous leur forme transcrive et anonymisée :      OUI      NON

Si vous souhaitez recevoir un court résumé des résultats de la recherche, vous pouvez me contacter.

Fait à \_\_\_\_\_

Le : \_\_\_\_\_

Le.a participant.e :

L'étudiante chercheuse :

## **Entre mèr(es) : le vécu de la maternité en situation d'exil**

Mots clés : Migration - Maternité - Transmission - Culture - Processus identitaire

Cette recherche traite du vécu de maternité dans le contexte de la migration, en soutenant l'impact de la sphère familiale et culturelle au cours de celle-ci. Avant d'être mère, le sujet s'individualise psychiquement via sa famille, procédant à plusieurs processus, tels que l'identification ou encore par transmission inter et transgénérationnelle. Les marques indélébiles du roman familial vont permettre non seulement au sujet de survivre face à la rupture qu'est la migration, mais surtout de transmettre à son tour le récit, aux futures générations. Cette transmission est centrale pour ce sujet, puisque ce dernier va s'en ressourcer face aux événements traumatiques l'attendant. Or, dans certains systèmes familiaux, le récit est déjà traumatisante, ce qui rend pathologique la relation que la mère pourra avoir avec son, ses enfants. La transmission est également investie à ce que la mère, une fois le parcours migratoire effectué, puisse ré-investir son cadre culturel, brisé par l'exil. En effet, la langue parlée aux enfants ici, la cuisine mangée, les traditions et rituels partagés collectivement, ou encore la foi pratiquée, sont des enracinements que le psychisme cherche à introduire pour sur-vivre, supporter. L'enfant se verra porter le traumatisme de la mère, qui elle est occupée à s'investir narcissiquement, en laissant l'enfant faire miroir. Ce dernier est alors porteur d'une double histoire, entre ici et ailleurs.

Cette recherche a été menée dans le cadre d'une maison d'accueil pour femmes isolées, associée à Habitat et Humanisme Rhône, dans lequel, nous sommes intervenu comme intervenante FLE.

## **Mémoire du Diplôme Inter-Universitaire « Santé, société et migration »**

Rédigé sous la direction de la Professeure Serena Tallarico

Année 2024 – 2025